

Gaston CALMETTE

Directeur-Gérant

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

POUR LA PUBLICITÉ

S'adresser, 26, rue Drouot
à l'Hôtel du « Figaro »

ET POUR LES ANNONCES ET RÉCLAMES

Chez MM. LAGRANGE, CERF & C^{ie}
8, place de la Bourse

SOMMAIRE

La Quinzaine fantaisiste : HENRI ROCHFORD
La Vie de Paris : Une leçon d'énergie : RÉGIS GIGNOUX.
La Maison sociale : ANDRÉ NÈDE.
Le Concours hippique : CH. D.
Un incident exagéré : GEORGES BOURDON.
La semaine sportive de Monte-Carlo : FRANTZ-REICHEL.
Une fête de nuit au Jardin des plantes : MARCELLE ADAM.
Journaux et Revues : ANDRÉ BEAUNIER.
Les Théâtres : Théâtre de l'Ambigu : « L'Assommoir » : FRANCIS CHEVASSU. — Théâtre de Monte-Carlo : « Mefistofele » : J. DARTHEUX.
Mouvement médical : HORACE BIANCHON.
Feuilleton : Le Trust : PAUL ADAM.

La Quinzaine
fantaisiste

Il vaut mieux être ici-bas
Gastronome
Qu'astronome ;
Je ne m'intéresse pas
Aux planètes, mais aux plats,

dit une vieille chanson que me chantait ma bonne quand j'avais six ans. Actuellement, au contraire, on s'intéresse aux planètes comme si la télégraphie sans fil allait nous permettre de savoir si les ouvriers de Mercure ou de Saturne se mettent en grève à l'instar des nôtres. Un savant américain vient même de pousser ce cri d'alarme : « Mars se dessèche ! » Ce serait de son âge et il n'y aurait rien d'étonnant à ce que la planète Vénus, qui a le beaucoup connu autrefois, lui dit, en le rencontrant dans l'espace : « Ah ! mon pauvre vieux, comme tu es desséché ! » Il sera d'ailleurs extrêmement difficile de donner, avec preuves à l'appui, un démenti à cet Américain. L'astronomie est une science de tout repos. On peut imaginer sur les habitants de ces corps célestes toutes les légendes qu'on voudra passer par la tête.

Il n'y a pas qui ait été plus difficile que Saturne. On a prétendu qu'il y régnait un froid de quatre-vingts degrés, son anneau jetant sur elle une ombre que le Soleil n'est jamais parvenu à dissiper. Les natifs de cette planète qui marque si mal seraient eux-mêmes des êtres non moins féroces que des formes qui, comme l'indique le nom qu'a reçu leur globe, ne se font aucun scrupule de dévorer leurs enfants. Or aucun de ces colosses n'a songé à poursuivre, devant les tribunaux compétents, leurs calomnies. Ils n'ont même pas adressé de rectifications aux journaux qui se sont faits à leur égard les propagateurs de ces bruits tendancieux.

Les astronomes, qu'on appelait jadis des astrologues, ont donc toute facilité pour fouiller au moyen de leurs télescopes les replis les moins visibles de la planète Mars. A quoi le savant américain dont le nom m'échappe, a-t-il reconnu qu'elle se desséchait ? Il me semble que cette constatation doit être singulièrement malaisée, à moins qu'à tant de milliers de lieues de distance on se soit aperçu que l'eau de ses prétendus canaux s'est tout à coup tarie. Mais nos tentatives les plus impétueuses dans certaines saisons, sont quelquefois à ces dans d'autres. A Nice par exemple, le Pailon n'est souvent qu'un banc de sable, qui se transforme tout à coup en un véritable fleuve. Les rivières de Mars sont peut-être soumises aux mêmes phénomènes. Il y fait sans doute d'autant plus chaud que nous gelons davantage ici.

Au reste l'étude de ces mondes-là ne peut guère profiter qu'aux fabricants d'instruments d'optique destinés à nous faire voir la Lune à vingt mètres, comme le fibustier Lemoine devait nous exhiber des diamants de sa façon. Si Mars se dessèche, personne ne connaît un procédé susceptible de l'en empêcher. Des cartes et Newton, avec leurs systèmes, n'ont jamais modifié la course des planètes, qui ne s'inquiètent pas du tout de ce que nous disons d'elles. J'ignore naturellement si elles s'occupent des évolutions de notre globe autant que nous nous préoccupons de leurs promenades dans l'éther. On a construit des observatoires dans presque toutes les capitales du monde civilisé, et si ces observatoires ont beaucoup observé ils n'ont absolument rien changé à l'ordre et à la marche du système planétaire. Les investigateurs de l'espace auront beau passer leurs nuits les yeux fixés sur les étoiles, il n'y en aura ni une comète de plus ni une éclipse de moins. L'astronomie n'a jamais servi qu'à une chose : faire des membres de l'Institut.

Cependant il s'est récemment produit dans le ciel gouvernemental une éclipse aussi fâcheuse qu'inattendue, celle des fonds du pari mutuel qui, depuis quel temps, se dessèche à l'instar de la planète Mars. Ce sont les avantages faits aux parieurs par les bookmakers qui ont amené cette baisse dans les recettes. Quand on tient une maison de jeu, il faut toujours s'attendre à avoir à lutter contre une concurrence. Mais la raison du plus fort ayant été de tout temps la meilleure, l'Etat a usé de son autorité pour supprimer radicalement — car tout aujourd'hui est au radicalisme — ses dangereux adver-

saires. Tant qu'il ne s'agit que de révolution et même de sabotage, nos gouvernants laissent faire; mais dès que leur argent est en cause, ils deviennent d'une impitoyable férocité. La protection de la cognotte est autrement importante pour eux que la protection de l'enfance. Désormais le fait d'avoir parié qu'un cheval en battrait un autre peut vous coûter six mois de prison et six mille francs d'amende. Et comme la politique est étrangère à ce délit spécial, on vous mettra inexorablement au régime des condamnés de droit commun.

L'enceinte du paysage va devenir ainsi une enceinte fortifiée où les sportsmen auront payé vingt francs d'entrée pour se voir entourés de sbires qui épieront vos conversations et surveilleront vos gestes, prêts à intervenir et même à vous prendre au collet au moindre soupçon de bookmakérisme. Il sera vraiment agréable d'être ainsi, pendant tous nos après-midi placés sous la surveillance de la haute police. Cette prétention de vous imposer la façon dont vous devez perdre votre argent est d'un sans-gêne tout à fait original. L'Etat vous prend dix pour cent de votre mise et vous défend de la porter à ceux qui s'offrent à vous la restituer intégralement. Les propriétaires des cercles les plus mal famés n'oseraient jamais prélever un pareil quantum sur les pontes qui forment leur clientèle. Et pour comble de grâceuseté vous êtes continuellement exposé à finir votre journée au poste.

Et encore si c'était tout. Mais ce n'est pas tout. La loi qui régit ce jeu malhonnête exige également, sous peine d'amende et de prison, que le parieur se présente personnellement aux guichets du pari mutuel où on lui délivre ses tickets. Personne n'a le droit d'aller parier pour vous. J'ai vu quelquefois aux courses un monsieur qu'on amenait au pesage dans une petite voiture de paralytique. Comme elle était trop large pour pénétrer entre les grilles où le public s'entasse en attendant son tour, cet honorable impotent envoyait son domestique parier à sa place, sur le cheval qu'il lui indiquait. Eh bien, cette violation forcée de cette loi de dessaisissement — car on est, grâce à elle, presque toujours dessaisi de son saint-frusquin — pouvait conduire le violateur en police correctionnelle. C'est par une tolérance exceptionnelle, explicable parce que ce valétudinaire paraît gros jeu, qu'on ne l'a jamais arrêté sur place et conduit au Dépôt dans sa petite voiture.

Mais ce n'est pas encore tout. Quoique né malin le législateur n'a pas songé que deux Parisiens économes peuvent acheter de compte à demi un ticket de dix francs et que l'employé ne peut le délivrer qu'à un des associés. Il s'en trouve donc un des deux qui ne s'est pas présenté en personne au guichet. Ce dernier sera-t-il passible d'une peine afflictive pour avoir enfreint le code des courses qui ordonne la présence réelle du ponté ? Et tous ces plaisirs-là pour un simple louis ! C'est vraiment donné. Le délit consiste dans l'offre d'un ou de plusieurs chevaux à « tout venant ». Mais c'est avec tout venant que l'administration du pari mutuel engage ses paris. Est-ce qu'on vous a jamais demandé votre nom, votre âge et votre profession avant de vous délivrer le papier qui porte le numéro de la course et celui du cheval que vous avez choisi ? De sorte que c'est l'Etat qui vous traduit devant les juges pour avoir fait exactement ce qu'il lui-même. O justice, que d'incohérences on commet en ton nom !

Au surplus, qu'il soit mutuel ou non le pari est toujours onéreux. J'ai connu une jeunesse ingérissable qui avait tapissé son cabinet de toilette avec les tickets perdants qui lui étaient restés pour compte. Elle en avait pour cinq cent vingt-deux mille francs. Aucun papier de salon ou de salle à manger n'a atteint ce prix-là, et peu de collections, même de tableaux, ont coûté aussi cher, si ce n'est peut-être les collections de timbres-poste sur lesquels s'est jeté le plus incompréhensible engouement. La maladie philatéliques a fini par gagner des villes entières. Le British Museum en possède toute une galerie et il faut être extrêmement ferré sur l'histoire des peuples et de leurs gouvernements pour estimer à leur juste valeur ces petits carrés gommés et oblitérés, aujourd'hui aussi estimés que les plus belles monnaies antiques. Peut-être avec un esprit un peu plus pratique aurais-je pu, moi aussi, faire fortune dans la timbrologie. Au moment de la guerre du Transvaal je fus nommé président du comité boer à Paris, et comme tel chargé de secourir de mon mieux les Français qui avaient pris du service dans les troupes du président Krüger. Tous ceux qui furent faits prisonniers par l'armée anglaise avaient été déportés à Sainte-Hélène, d'où ils m'adressaient des lettres soit de demande soit de remerciement. Or ces missives portaient le timbre de Sainte-Hélène, lequel représente le rocher lui-même et qui, dit-on, est assez rare. Il se dépeçait tous les jours, au point que l'Angleterre est sur le point de l'abandonner. J'aurais dû mettre de côté quelques-uns de ces souvenirs qui, m'assuraient des philatélistes compétents, avaient de la valeur, et en prendront encore davantage quand l'île dont il a été tant question sera tout à fait déserte. A propos des cinq années qu'y passa Napoléon, Victor Hugo a écrit ces deux beaux vers :

Des rochers nus, des bois d'oreux. L'ennui, l'espace,
Des voiles s'enfuyant comme l'espoir qui passe.

Seulement, un Français revenu après la paix m'a expliqué que de Longwood, situé dans un creux et d'où il lui était interdit de dépasser les limites, l'Empereur n'avait jamais pu apercevoir la mer, ni conséquemment la fuite des voiles où

résidait son espoir. En outre, les vaisseaux qui sillonnaient ces parages étaient tenus à une telle distance qu'il lui eût été impossible de les distinguer. Mais on doit tout pardonner à des erreurs aussi poétiques.

Henri Rochford.

LA VIE DE PARIS

Une Leçon d'énergie

A ma première flânerie de printemps, j'ai dû me garer d'une automobile — Hop ! — Un premier rêve défilait, en sautant sur le trottoir... Mais non. Une dame ennuagée de mous-seline se penchait parmi des fleurs, me regardait avec de grands yeux tranquilles, puis souriait comme pour s'excuser et disparaissait, me laissant un rêve tout neuf dans son sillage.

— Sarah Bernhardt !

Et je me repris : Mme Sarah Bernhardt. Et je me reposai sur le trottoir en constatant qu'une automobile silencieuse et rapide a remplacé désormais le cab historique et légendaire. Après telle petite alerte, comme il me fut très agréable de reprendre haleine, en réfléchissant un peu, en me rappelant, par exemple, ce soir d'hiver où nous avions voulu, avec des camarades du quartier Latin, nous atteler à la voiture de cette Dame aux camélias, dont les portraits poétiques par Mucha étaient comme des fenêtres dans nos pauvres chambres d'étudiants...

Il y avait précisément, sur le trottoir, une colonne Picard : THEATRE SARAH-BERNHARDT. Jeudi, en matinée : la Samaritaine ; en soirée : l'Aiglon.

En songeant que Mme Sarah Bernhardt reprenait pour un soir cette dernière pièce, à la demande des bouchers de Paris qui ne sont libres que la veille du vendredi saint, je compris l'abandon du cab légendaire, le choix d'une automobile rapide. C'est qu'il ne faut point flâner, comme je flânais, si l'on veut remplir d'un tel effort toute sa journée — toute sa vie. On nous a parlé de professeurs d'énergie, on nous a donné pour modèles des philosophes allemands et des milliardaires américains. Et nous avons devant nous Mme Sarah Bernhardt !

A peine revenue d'une tournée d'Orient, elle jouait l'Aiglon, chaque soir, rôle écrasant que nul autre artiste ne put maintenir dans son perpétuel triomphe. Puis, dans l'après-midi, elle préparait la reprise pascuale de la Samaritaine, devant M. Edmond Rostand auquel, pour la première fois de sa vie, il manquait une épithète de digne louange pour la

Reine de l'attitude et princesse du geste.

Entre temps, elle vérifiait la direction de son théâtre, préparait la Flamme de M. Eugène Morand, recevait les costumiers, les décorateurs. Elle consultait ses artistes. Rentrée chez elle, elle s'occupait des auteurs, de leurs manuscrits, multipliait les rendez-vous et les promesses, avec son infatigable bonté imprudente. Enfin, elle pensait à elle-même, à ses ouvrages dramatiques, à ses mémoires. Et sans doute, avant de consentir au sommeil, elle préparait encore la fête d'adieu de Mlle Dudlay, la commémoration de Catulle Mendès...

Tout cela, dans les vingt-quatre heures où nous ne parvenons qu'à trouver des excuses banales ! Et tout cela, avec une constante allégresse, une inépuisable gaieté, dans une lumière de fantaisie, d'insouciance, de liberté ! Car, voici la particularité la plus rare du génie surhumain de Mme Sarah Bernhardt : elle n'est point cet être prodigieux, l'œil fixe et le front plissé de rides, qui ne se détourne jamais dans la crainte de manquer un échelon sur l'échafaudage de sa destinée. Au contraire, à travers les années et toutes les joies et toutes les douleurs, elle est restée une enfant de Paris, espiègle, fantasque et railleuse, autant que peut railler la plus charitable et la plus délicate des femmes.

Dans le peuple, on l'appelle Sarah Bernhardt, avec cette familiarité qui consacre les gloires nationales. Dans le monde entier, c'est Mme Sarah Bernhardt, étoile fidèle dans l'apogée de ses voyages terrestres. Mais dans la grande famille du théâtre, avec autant d'affection que de respect, on l'appelle « Madame Sarah ». Comme elle serait heureuse si elle entendait les intonations sincères qui, dans les tournées, les coulisses, les loges, précèdent la forme de chaque dette des artistes qui parlent de « Madame Sarah » !

Elle y trouverait un encouragement à poursuivre son effort incomparable, si cet effort n'était pas la seule joie, le seul but, l'essence même de sa vie, et le secret de la jeunesse éternelle qui brûle dans ses yeux. Mme Sarah Bernhardt travaille comme on respire, comme on mange. Elle obéit à un instinct irrésistible et dans son tourbillon elle attire, elle discipline tous ceux qui l'approchent et qui l'entourent. D'abord, elle se donne à ses rôles avec une foi de fiancée ; puis elle les explique, les encadre, en raisonne, préparant elle-même l'accompagnement des interprètes, des décors et des costumes. Jean Lorrain a conté souvent les transformations qu'elle sait inventer pour donner à la plus riche soirée moderne la patine des siècles ou la fantaisie du poète fixe l'époque d'une tragédie. Pendant ces travaux ingrats des détails, elle se repose avec le tennis de ses réparties, les déclarations de son rire, toute la récréation de son esprit de véritable Bohémienne, de ce Bohémien qu'elle joue avec un tel plaisir, en attendant la pièce comme elle rêve — quand elle a le temps de rêver — et qui sera sans doute les Noces de Panurge.

Ah ! quelle prodigieuse leçon d'énergie nous donne Mme Sarah Bernhardt !... Ainsi concluai-je, dans un bain tiède du soleil d'avril, à l'abri des affiches de théâtre, lorsque brusquement je revis passer l'automobile et sa divine voyageuse qui reprenait des forces en respirant des fleurs. Je profitai de la nouvelle leçon qu'elle me donnait. Je me précipitai devant ma table et mon encrier.

Mais, je l'avoue, ce n'est pas un travail de la remerciement ici...

Régis Gignoux.

Échos

La Température

Si, dans notre région parisienne, le printemps s'est fait longtemps attendre, il faut reconnaître que l'été, hâtant et devançant l'heure habituelle de son apparition, semble vouloir nous dédommager tout de suite des rigueurs supportées pendant un hiver vraiment trop prolongé. La journée d'hier, en effet, par la limpidité du ciel et la douceur de l'atmosphère nous rappelait à souhait une belle et réjouissante journée de juillet.

Cependant, en banlieue on signale, par endroits, quelques gelées blanches. Mais le thermomètre, qui marquait, à Paris, 5° au-dessus de zéro à sept heures du matin, atteignait 18° à cinq heures du soir. La pression barométrique accusait vers midi 770^{mm} 4. Le régime de fortes pressions persiste sur tout l'ouest du continent.

La sécheresse est générale en Europe ; on ne signale quelques ondées que dans l'extrême nord ; en France, hier, le ciel était pur dans toutes les stations.

Départements. Le matin, au-dessus de zéro : 1° Dunkerque, 2° à Clermont et à Charleville, 4° à Belfort, 6° à Cherbourg, à Nantes, au Mans, à Nancy et à Perpignan, 7° à Boulogne, à Rochefort, à Limoges, à Besançon et à Lyon, 8° à Ouessant, à Lorient, à l'île d'Aix, à Biarritz, à Cette et à Marseille, 9° à Brest, à Bordeaux et à Toulouse, 14° à Orléans et à Alger.

En France, un temps beau et plus chaud est probable.

(La température du 7 avril 1903 était, à Paris : 3° au-dessus de zéro le matin et 11° l'après-midi ; baromètre : 763^{mm} ; pluie très forte.)

Monte-Carlo : Température (terrasse du Casino), à dix heures du matin, 20° ; à midi, 23°. Temps splendide.

Nice. — Température : à midi, 20° ; à trois heures, 20°.

Du New-York Herald :

A New-York : Temps brumeux. Température : maxima, 23° ; minima, 11°. Vent d'ouest.

A Londres : Temps beau. Température : maxima, 15° ; minima, 4°. Vent est-sud-est. Baromètre, 772^{mm}.

A Berlin : Temps beau. Température (à midi) : 10°.

Les Courses

Aujourd'hui, à deux heures, Courses à Maisons-Laffitte. — Gagnants du Figaro :

Prix de Sautelle : Bean Môme ; Kelt.
Prix Malgache : Sea King ; Kennebec.
Prix de Boissy : Madrigal II ; Jacinthe.
Prix de Lissard : Gambais ; Talo Biribih.
Prix de Lissard-Le-Chêne : Eymet ; Or du Rhin.
Prix Le-Justicier : Ripolin ; Kumamoto.

A Travers Paris

Le Président de la République recevra M. Barrère, notre ambassadeur en Italie, qui vient d'arriver à Paris, et qui, pendant son séjour, confèrera avec M. Fallières au sujet de certains détails du voyage présidentiel dans le Midi.

On sait que la nouvelle de la visite d'une escadre italienne avait nécessairement amené quelques modifications dans le programme primitif de ce voyage. Les chancelleries correspondent en ce moment en vue d'établir le protocole et l'horaire précis du voyage, dont le programme définitif sera très prochainement publié.

M. Paul Hervieu, président du comité qui s'est constitué en vue d'élever un monument à la gloire de Victorien Sardou, avait demandé au Conseil municipal l'emploi d'un emplacement qui se trouve, place de la Madeleine, à l'angle du boulevard Malesherbes. Sur le rapport de M. Paul Escudier, le Conseil municipal s'est empressé d'agréer au vœu du comité.

Le professeur Pozzi, de l'Académie de médecine, est chargé par le gouvernement de représenter l'université de Paris au centenaire de l'opération de l'ovariotomie aux Etats-Unis d'Amérique.

L'éminent professeur s'embarquera après-demain samedi sur la Savoie. Son absence durera un mois ; il sera de retour le 15 mai.

Les premières hirondelles.

Elles sont enfin arrivées hier, un peu avant midi, au-dessus de la place de la Concorde, qui est, on le sait, à chaque printemps, le point terminus de leur voyage de retour parmi nous.

Minut ou deux le soleil et se projeta en une large tache d'ombre devant l'obélisque, s'ouvrit tout à coup sur un cri perçant du chef de la troupe ; et alors, par groupes de vingt à trente, les hirondelles s'envolèrent aux quatre coins de Paris, allant reprendre leurs quartiers d'été.

Elles ont retrouvé intacts leurs nids que les Parisiens ont toujours respectés.

Le conseil du commissaire.

Il y a quelques jours, vers midi, alors que l'un de nos plus sympathiques commissaires de police était allé déjeuner, pénétra dans ses bureaux une femme portant sur la figure les traces toutes récentes d'une maîtresse raclée. Elle ne trouva que le garçon de bureau, occupé à savourer son repas sur le coin d'une table.

— Monsieur le commissaire, mon mari me bat...

— Divorcez, déclara le subordonné très flatté de l'appellation.

— Mais je ne peux pas : nous avons à nous deux un petit commerce qui marche admirablement.

— Alors, prenez un litre comme celui-là, répliqua-t-il en désignant celui qui venait de vider, et cassez-le-lui sur la figure...

Deux jours après.

Un monsieur, la tête bandée, vient

réclamer d'une voix furieuse le commissaire.

— C'est moi, monsieur, déclare le magistrat.

— Alors, c'est vous qui avez conseillé à ma femme de me casser des bouteilles sur la tête ?

— Moi ! monsieur, vous faites erreur. Allez plutôt chercher votre épouse !

Celle-ci ne tarde pas à arriver.

— Il paraît, madame, que c'est moi qui vous ai dit de mettre votre mari dans cet état ?

— Mais non, ce n'est pas vous ! c'est le commissaire.

— Quel commissaire ?

— Le voilà !

Et l'épouse irascible désigna le garçon de bureau tout penaud.

L'attitude déconfite du pseudo-commissaire a fini par désarmer tout le monde.

RECRUES

Le citoyen Pataud vient de faire de nouvelles adeptes. Comprenez tardivement que notre ennemi c'est notre maître, les petites élèves de l'école primaire d'Osny (Seine-et-Oise) se sont mises en grève contre l'institution de l'endroit. Ce qui leur a valu immédiatement la haute approbation de leurs parents et l'appui sans réserves du Conseil municipal.

Cet exemple, s'il est suivi, semble appelé à modifier, de fond en comble, les traditions barbares de l'enseignement actuel et à amener, sous peu, la suppression de ces supplices dignes du moyen âge : le piquet, le penum et la retenue.

Sans compter que pour le prochain meeting de la C. G. T., voilà tout un appoint de recrues inattendues. Les écoliers de France ne manqueraient sans doute pas d'envoyer à cette réunion une délégation importante. Et ce ne sera pas un spectacle peu émouvant que de voir tous ces enfants aller à l'Hippodrome pour autre chose que pour Auguste.

Après quoi il ne leur restera plus qu'à se syndiquer sous une dénomination quelconque : G. C. C. — « Confédération générale des cancreaux » — ou U. S. E. B. — « Union syndicale de l'Ecole buissonnière ». — Mais s'ils veulent ensuite s'affilier à la C. G. T., ils risquent de se heurter à de grosses résistances. Avoir comme but officiel de ne rien faire, ce n'est tout de même pas un titre pour entrer d'emblée à la Confédération du travail. — TIRAS.

Est-ce que la grève du Central téléphonique ne serait pas terminée ? Peut-être bien que les dirigeants (puisque l'agitation récente nous a appris des mots techniques, servons-nous-en, fussent-ils barbares), peut-être bien que les dirigeants ne sont pas encore complètement satisfaits. Ou bien on a coupé des fils de la rosace. Ou bien l'équipe C avait mal dormi. Mais le fait est que la transmission des télégrammes ne fut pas très rapide, au cours de la soirée d'hier.

Notre collaborateur Frantz-Reichel avait déposé à 8 h. 45 au bureau de Monte-Carlo une dépêche qu'on lira plus loin. Or elle n'arriva au bureau de la B. R. se qu'à minuit 45. Soit quatre heures de transmission !

Et le facteur chargé de l'apporter au Figaro ne franchit notre seuil qu'à 1 h. 5, ayant mis vingt minutes à couvrir un pauvre petit kilomètre.

Les jambes des facteurs commencent à être jalouses des bras des employés. Elles se croisent. Rien n'est vain à voir comme cela.

Pour les jours saints...

La semaine s'achève et voici que, soudain, joyeux d'annoncer les Pâques de demain, Les cloches s'ébranlent aux vieilles tours gothiques.

Et reviennent du fond des siècles catholiques !

...Comment ne pas se rappeler les vers d'Albert Samain au moment où, suivant la pieuse et charmante légende, les cloches s'en vont à Rome pour se faire bénir ?

Elles nous reviendront samedi, chantant l'Alleluia de la Résurrection, et de leurs belles robes de bronze elles feront, une fois de plus, tomber les œufs de Pâques, aux mille surprises, destinés aux enfants, petits et grands !...

Pâques sera cette année encore joyeuse et têtée et bien des réceptions et des dîners se préparent ou sera dignement célébré cet heureux jour. De nouvelles occasions de succès sont ainsi assurées à l'avance au Cherry Brandy Rocher frères, la délicieuse liqueur dont on connaît les qualités hygiéniques et le goût exquis et qui certes figurera à tous les festins. Et c'est pourquoi tant de maîtres de maison s'acheminent ces jours-ci vers la rue Halévy, où est installée la maison de vente et de dégustation.

Un bon conseil aux nombreuses personnes qui ont à donner des cadeaux de Pâques : aller rue Pasquier, à la maison d'orfèvrerie et de joaillerie Boin-Taburet (Henry frères, successeurs). Elles y trouveront un choix immense d'exquis bijoux, de charmants souvenirs de première communion, jolies médailles artistiques, petites broches, bagues pour fillettes, en même temps que d'objets d'art pour les grandes personnes. La réputation bien connue de la maison Boin-Taburet dispense d'ailleurs de tout commentaire.

Est-ce enfin le retour définitif du beau temps ? Tout en l'espérant, ne nous hâtons pas trop cependant d'abandonner toutes précautions hygiéniques, et gardons-nous sérieusement des malaises qui sont le cortège obligé du printemps. Conservons sur nos tables l'Eau de Saint-Galmier, source Badoit, dont les qualités toniques et digestives sont la

H. DE VILLEMESSANT

Fondateur

RÉDACTION — ADMINISTRATION
26, rue Drouot, Paris (9^e Arr.)

TÉLÉPHONE, Trois lignes : N° 102.46 — 102.47 — 102.49

ABONNEMENT

	Trois mois	Six mois	Un an
Seine et Seine-et-Oise.....	15 »	30 »	60 »
Départements.....	18 75	37 50	75 »
Union postale.....	21 50	43 »	86 »

On s'abonne dans tous les Bureaux de Poste de France et d'Algérie.

Hors Paris

meilleure sauvegarde contre les tristesses du renouveau.

Lundi soir, S. A. S. le prince de Monaco a donné une grande réception suivie de bal au palais de Monaco, qui fut l'événement mondain sensationnel de la saison.

Les lignes sévères du vieux château des Grimaldi, magnifiquement illuminé, se détachaient à merveille dans la nuit, tandis qu'à l'intérieur, la cour d'honneur et les salons, décorés avec un goût parfait de massifs des fleurs les plus rares que faisaient valoir des flots de lumière admirablement réglée, offraient un coup d'œil féérique.

Parmi les privilégiés conviés à cette soirée princière et qui avaient tenu à répondre à cette flatteuse invitation, nous avons remarqué :

M. de Joly, préfet des Alpes-Maritimes ; le général Ducray, gouverneur de Nice ; M. Camille Blanc, Mgr de Carle ; M. Petit Le Beau, consul de France ; M. Hergessell, explorateur bien connu ; M. Rosset, consul d'Italie ; le major Gross, le capitaine de frigate d'Arroder, comte et comtesse de La Panouse, marquis et marquise de Montale-Alais, lieutenant de vaisseau Bourde, baron et baronne de Cocconato, etc.

De Saint-Sébastien :

« Les grands concours internationaux de tir aux pigeons viennent de commencer. L'admirable stand d'Uluc où se déroulent les épreuves fait l'admiration de tous les tireurs et du public d'élite qui se presse à ces brillantes épreuves. Après un excellent lunch servi par le restaurant, le prix d'Ouverture a été disputé lundi dernier par vingt de nos meilleurs fusils. MM. le comte O'Brien et le baron de l'Epine se sont partagés les deux premières places. M. Geynet est venu bon troisième. Le public élégant s'est retrouvé le soir dans les salons du Grand Casino, où les fêtes battent leur plein. »

De Naples :

« On se souviendra longtemps de la grande journée Roosevelt à l'Hôtel Excelsior, et M. Roosevelt lui-même en gardera le souvenir enchanté. Ça été d'autant plus merveilleux et d'autant plus complet que le même jour le duc et la duchesse de Slesvig-Holstein recevaient le duc d'Aoste en même le nps que le duc et la duchesse de Guise. »

Nouvelles à la Main

— Le bureau de poste de la Maison dorée est décoré dans un style oriental.

— Aussi les téléphonistes qui y sont employées, au lieu de dire : Allô ! Allô ! disent : Allah ! Allah !

— Le comité international des poids et mesures a terminé hier sa session bisannuelle.

— Qui a consisté ?

— A prendre quelques mesures dépourvues de poids.

— Les congressistes ont été visiter à Saint-

missent leurs efforts. Ils ont de précieux amis. Mais, souvent, ils se heurtent à de mesquines rivalités, et aussi à l'apathie administrative.

Les professeurs et leur directeur souhaitent rendre à l'antique établissement la vie élégante qu'il avait autrefois. Ils veulent y donner des réunions mondaines. Mardi dernier, ils ont arrêté le programme d'une fête de nuit qui sera offerte aux notabilités scientifiques étrangères et à la Société des amis du Muséum. Elle aura lieu entre le 15 et le 20 juin. A cette époque, les universités de tous les pays députeront leurs plus illustres savants à Cambridge, où l'Anglo-Saxon célébrera solennellement la gloire de Darwin. Ces savants s'arrêteront d'abord à Paris.

En effet, la France a voulu que fussent glorifiés dans le même temps Lamarck et Darwin. Lamarck ne fut-il pas le précurseur et un peu le maître du naturaliste anglais ? Lui rendre hommage, c'est accomplir une œuvre de justice et une réparation. Lamarck vécut malheureux et méconnu. Après sa mort, on se servit de ses travaux et on négligea d'honorer leur auteur. « Les Français arrivent tard à tout, mais enfin ils arrivent. » C'est Montesquieu qui l'a dit. Un siècle ayant passé, nous élevons à celui qui écrivit la *Philosophie zoologique* une statue dans ce Muséum où s'élevait sa existence de labeur et de déboires.

Donc, la fête projetée aura lieu en l'honneur de Lamarck, dont on inaugurerait le monument. Ce soir-là, lorsque la nuit tombée, les portés du vaste jardin seront closes pour les promeneurs, des girandoles s'allumeront aux arbres, des feux de Bengale éclateront sur les massifs et les volières, des orchestres se feront entendre en l'honneur des invités de M. Edmond Perrier. Le Président de la République viendra.

Ce sera une garden-party originale que cette fête donnée dans une ménagerie. On compte sur le concours de nos meilleurs artistes. On chantera, on dira des vers.

Les bénéfices résultant du prix des entrées serviront à augmenter le budget du Jardin des plantes.

Je sais aussi que les professeurs de l'établissement forment d'autres projets charmants. La Société des Amis du Muséum est d'un grand secours pour la science. Lorsque le printemps verra les hautes cimes de l'ancien jardin du Roi, le Muséum invitera ses amis à de cordiales réunions. Les professeurs y joueront le rôle de maîtres de maison ; ils feront à leurs hôtes, en d'intimes causeries, les honneurs de leur savoir. Ils songent à prendre pour modèle de ces fêtes mondaines la réception qui fut faite par eux au roi don Carlos de Portugal. Les professeurs, à cette époque, comptaient dans leurs rangs Becquerel, Moissan, Lacroix, Lippmann, Mme Curie. Chacun d'eux fit pour le souverain une conférence de dix minutes.

Ainsi le Jardin des plantes va devenir un lieu de plaisir. Puisse l'initiative de nos savants créer de la solidarité entre eux et les favoris de la fortune. Puisse-t-elle leur donner bientôt les moyens d'égaliser en richesses notre Muséum aux établissements analogues des autres pays, puisque, par ses travaux, il les surpasse.

Marcelle Adam.

LES GRÈVES

Une usine fermée

Clermont-Ferrand, 7 avril. — A Clermont-Ferrand, une grève extrêmement importante et qui peut avoir des conséquences désastreuses pour notre région, vient d'éclater à l'usine de confections Conchon qui, à Clermont et dans ses succursales de Thiers et Brassac, occupe deux mille ouvriers, dont seize cents femmes, sans compter celles qui, comme couturières, travaillent à domicile.

C'est à la suite du renvoi d'un ouvrier coupeur, qui, lundi, sa femme étant accouchée, n'avait pas paru à l'atelier, qu'a pris naissance le mouvement. Quatre-vingt ouvriers compus bientôt de trente-cinq employés du même service, n'ayant pu obtenir la réintégration de l'ouvrier congédié, ont quitté le travail hier soir et ce matin.

A la suite de réunions à la Bourse du travail, ils ont été suivis par leurs camarades, hommes et femmes, qui, tous ou presque tous, ont déserté l'atelier.

Ces soir, d'imposantes manifestations ont eu lieu en ville.

M. Conchon qui refuse de parlementer, soit avec la préfecture, soit avec les délégués des grévistes, annonce la fermeture de son usine de Clermont qui sera bientôt suivie, ne serait-ce qu'à cause du chômage forcé, de celle des usines de Thiers et de Brassac. C'est la misère en perspective pour la plupart de ces ménages ouvriers qui vivaient des usines Conchon.

Les grèves de Mazamet

Mazamet, 7 avril. — Les cafetiers, hier, sur avis du préfet, mirent les rideaux de fer à leurs devantures. La nuit a été calme. Un détachement de dragons et cent gendarmes arrivés ce soir portent la garnison momentanée de Mazamet à seize cents hommes.

Les grévistes ont tenu ce matin une première réunion ; ils en ont tenu une seconde à deux heures, et seuls les syndiqués y ont

accès. Enfin, à quatre heures, le comité de la réunion, accompagné de M. Griffuelhes, a été reçu par le préfet du Tarn et le maire de Mazamet à l'hôtel de ville.

Cette entrevue a duré jusqu'à cinq heures et demie ; elle a été suivie d'une nouvelle réunion à la Bourse du travail. On se préoccupa de trouver le moyen de reprendre les pourparlers entre patrons et ouvriers.

L'Anémie et le Printemps

C'est au printemps, au moment où tout dans la nature a un regain de vie, que l'anémie, ce mal qui, s'il n'est pas énergiquement combattu, amène la mort, se déclare chez beaucoup de jeunes filles. Le trouble que nous éprouvons tous au moment des premiers beaux jours suffit à déterminer dans l'organisme plus particulièrement délicat des fillettes et des jeunes filles l'éclatement d'une maladie qui couvait depuis quelque temps. Si le traitement des pilules Pink est favorable à tout le monde, au printemps, il est principalement recommandé aux jeunes filles.

Pilules Pink

Gazette des Tribunaux

NOUVELLES JUDICIAIRES

Le Parquet vient de fixer la date de la nouvelle comparution de Renard en Cour d'assises. L'ancien valet de chambre de M. Remy sera jugé par le jury de Versailles, le 14 juin, dans une session d'Assises supplémentaire, présidée par M. le conseiller Puget.

Mlle Le Fer de La Motte vient d'assigner le général et Mme Bassot en 25,000 francs de dommages-intérêts pour s'être servis, au procès, de la correspondance adressée à Mlle Duham sans le consentement de Mlle Le Fer. L'affaire sera plaidée devant la 1^{re} Chambre du Tribunal par M^{re} Henry Bonnet pour Mlle Le Fer, et par M^{re} Labori pour M. et Mme Bassot.

La Chambre des requêtes de la Cour de Cassation vient de rejeter le pourvoi formé par le prince Philippe de Bourbon, petit-fils de l'empereur du Brésil, don Pedro 1^{er}, contre un arrêt de la Cour d'appel d'Aix qui avait déclaré valables des legs faits par sa mère aux enfants du prince Louis-Alphonse de Bourbon, neveu du prince Philippe.

C'est une redoutable bande de cambrioleurs que jouait hier la Cour d'assises. On l'avait surnommée la bande des « banlieusards ». C'étaient des dévaliseurs de villas, de maisons habitées, volours doublés de moutriers à l'occasion. Ils opéraient dans les environs de Paris. Longtemps ils avaient exercé leur métier dans le département de Seine-et-Oise, et tout récemment, le jury de Versailles avait condamné la plupart d'entre eux. Ils étaient poursuivis à Paris pour des faits commis dans le département de la Seine, vols avec effraction et tentatives de meurtre. Après trois jours de débat, le jury fut à répondre à cent cinquante-six questions concernant les onze accusés. Quatre d'entre eux sont acquittés. Les autres, ont été condamnés à des peines variant de cinq ans de prison à vingt ans de travaux forcés.

Georges Claretie.

(PAR DÉPÊCHE DE NOS CORRESPONDANTS)

Une condamnation à mort. — Alençon. — Belot, l'assassin de Mme veuve Chereau, de Noé, vient de comparaître devant la Cour d'assises de l'Orne.

Reconnu coupable malgré ses dénégations, Belot est condamné à mort.

Automobiliste condamné. — Rouen. — Un automobiliste qui, il y a quinze jours, tandis qu'il marchait à vive allure, écrasa dans une rue de Rouen un bambin de dix ans, comparaît cet après-midi devant le Tribunal correctionnel.

Il a été condamné à six mois de prison sans sursis, cinq cents francs d'amende et dix mille francs de dommages-intérêts envers les parents de la victime, partie civile au procès.

Nouvelles Diverses

LA CHARITÉ

Nous avons reçu pour Mme veuve Broties, l'ancienne receveuse des postes, âgée de soixante-dix-huit ans et aveugle, recommandée par le Figaro :

M. A., 20 fr. ; L. D., 20 fr. Total : 40 francs. Avec les souscriptions antérieures, total, 307 fr. 40.

LE MYSTÈRE DE PUTEAUX. — UNE ARRESTATION. M. Bourget, commissaire de police de Puteaux, vient d'arrêter une nommée Marcelle Lohr, une amie de Marguerite Galleron, la victime du drame dont nous avons parlé hier.

Les deux jeunes filles se disputaient le même amant. Une discussion se produisit entre elles, à deux heures du matin, au bord de la Seine, et Marcelle poussa violemment Marguerite, qui tomba dans l'eau.

LE TERME

Les Parisiens qui se préparent à déménager ces jours-ci trouveront à l'Exposition de mobiliers complets par milliers organisés aux Grands Magasins Dufayel un choix considérable de sièges, tapis, tentures, articles d'éclairage, ménage, outillage, hydrothérapie, installation de salles de bains, voyage, sport, jardin, maroquinerie, photographie, cycles et voitures d'enfants. De nombreuses attractions sont offertes en outre aux visiteurs.

UN ANTIMILITARISTE

Trois sous-officiers qui passaient, hier, à quatre heures, rue de la Chaussée-d'Antin, ont été injuriés par un jeune homme qui leur cria : « Mort aux grades ! »

L'individu, arrêté immédiatement, fut conduit au commissariat de la rue de Provence où on lui dressa procès-verbal. C'est un nommé Louis H... âgé de vingt-huit ans, employé dans un grand établissement de crédit.

LA LAMPE MÉTAL A UN VANT

Un des grands avantages de cette lampe est qu'elle fonctionne aussi bien sur le courant alternatif du secteur des Champs-Élysées et du secteur de la Rive gauche que sur le courant continu fourni par Edison, l'air comprimé ou l'éclairage et Force.

De plus elle réalise une économie de courant de 75 0/0, ce qui est appréciable. La lampe de 32 bougies est en vente chez tous les électriciens au prix de 3 francs et la vente en gros est assurée, à Paris, par la Compagnie générale des lampes, 5, rue Boudreau.

Nous avons dit qu'on avait repêché avant-hier, au pont de Saint-Cloud, le cadavre de M. Lemeunier, entrepreneur de matériaux de construction, 3, rue de Poissy.

M. Lemeunier, qui était âgé de cinquante ans, laisse une veuve et deux enfants. Il habitait depuis dix-huit ans rue de Poissy et était très estimé dans le quartier. Malheureusement, il avait fait récemment de mauvaises affaires et un de ses créanciers avait ces jours-ci obtenu un jugement contre lui et fait vendre son mobilier.

A bout de ressources, séparé momentanément des siens qui s'étaient rendus dans son pays d'origine, en Corrèze, M. Lemeunier mit fin volontairement à sa vie de souffrances morales.

ACCIDENT

Boulevard de Courcelles, une automobile appartenant à M. Jules Henzey, 90, avenue Niel, a renversé hier, à une heure de l'après-midi, un valet de chambre, Antoine Machuron, âgé de vingt et un ans.

Grièvement blessé, Machuron a été transporté à l'hôpital Beaujon.

Jean de Paris.

TÉLÉGRAMMES & CORRESPONDANCES

La pile des ballons continue

Lille. — Un ballon prussien, monté par trois officiers d'artillerie, a atterri hier à Fourmies. Le ballon a été saisi par la douane.

Les officiers ont déclaré venir de Wiesbaden et avoir été poussés par le vent au-delà des limites voulues.

Argus.

AVIS DIVERS

MONT-DORE. — Providence des asthmatiques. Pâte Pectorale (Source Madeleine). Rhumes, Grippe, Maux de gorge. Brochure et vente, 8, B4 Poissonnière, Paris.

LA MEILLEURE POUDRE DE RIZ, la seule employée par la toujours belle Ninon de Lenclos, c'est le DUYET DE NYOY de la Parfumerie Ninon, 31, rue du 4-Septembre.

CONSTIPATION. — Le soir, avant dîner, un ou deux GRAINS DE VALS.

Entre jeunes filles

— Je vous en prie, Louise, riez encore. — Vous êtes extraordinaire, ma chère ; pourquoi me rappelez-vous toujours la même chose ? — J'ai tant à voir les paroles de votre bouche. Dites-moi quel est votre secret pour avoir les dents si belles ? — Mon secret ? Je n'en ai pas — ou plutôt mon secret, c'est l'eau dentifrice Odol.

LES THÉÂTRES

Théâtre de l'Ambigu : *L'Assommoir*, drame en cinq actes et neuf tableaux, d'après le roman d'Emile Zola, par William Busnach et Octave Gastineau.

MM. Hertz et Jean Coquelin ont inauguré leur direction de l'Ambigu en faisant une excellente reprise de *L'Assommoir*. Après une promenade à la Porte-Saint-Martin, où M. Lucien Guitry fit du personnage de Coupeau, avec un réalisme sobre et vigoureux, un portrait inoubliable, la pièce que William Busnach et Gastineau tirèrent du roman célèbre d'Emile Zola revient au théâtre de ses débuts. Elle y est tout à fait à sa place. *L'Assommoir* est un bon mélodrame qui, dégagé des idéologies prétentieuses dont on l'avait surchargé, trouve à l'Ambigu-Comique son cadre naturel. On y reconnaît les héros traditionnels du genre : le traître, représenté par la grande Virginie ; l'innocente persécutée, Gervaise ; des loustics, Mes-Bottes et Bibi-la-Grillade ; enfin, le bon ouvrier doné de toutes les vertus, Gouget, dont la peinture rappelle à la fois l'art de M. Jules Mary et celui de M. Eugène Manuel. Il n'y a point jusqu'au dénouement qui n'affiche la haute moralité des œuvres dont le souvenir évoque la philosophie de l'ancien boulevard du Crime.

L'intérêt du spectacle était dans l'interprétation. M. Decori aborde le rôle de Coupeau. On a beaucoup goûté la rude et dardante franchise, la loquacité ouverte, la charmante gaucherie du brave zingueur sentimental et joyeux au travail. Au banquet du moulin de la Galette, où les deux noces de Gervaise et de Virginie se rencontrent, — grâce à l'un de ces hasards qui se produisent toujours opportunément au théâtre — M. Decori est le patron. — M. Decori a dessiné une silhouette très pittoresque de l'ouvrier endimanché pour cause de mariage, le lui moins goûté dans la scène du *delirium tremens*, non qu'il n'y eût paru épouvantable à souhait, mais ce genre d'horreur intéresse surtout le système nerveux ; il se rattache moins à l'art qu'à la clinique ; et au théâtre les fortes émotions du prolétariat, réussissent néanmoins à animer d'une vie douloureuse la figure de la pauvre Gervaise ; et cette création, qui témoigne encore de son souple talent, fait le plus grand honneur à la remarquable comédienne. Mlle Desclauzay montre de la fantaisie dans le rôle de Mme Boche, la voisine du ménage Coupeau. Mlle Alice Barton représente la grande Virginie, la femme folle ; elle le fit avec adresse, mais aussi peut-être avec des moyens un peu grossiers. On pourrait aussi adresser le même reproche à M. André Hall qui tient l'emploi de Lantier, l'irrésistible chapelier pour lequel se balent les deux femmes et qui est le prétexte de la scène du lavoir dont on admire, voici trente ans, l'audace artistique.

Tandis que M. André Hall et Mlle Alice Barton poussent la pièce dans le sens du mélodrame, MM. Galipaux en Bibi-la-Grillade, et Eugène en Mes-Bottes, la tirent du côté du vaudeville. Ainsi l'effort des interprètes contribue-t-il encore à distinguer le roman le drame de William Busnach et Gastineau, qui déjà lui ressemble si peu.

Soul. M. Dieudonné prête au sergent de ville Poisson la gravité comique qui convient à la sottise sentencieuse du personnage ; il fut parfait. On fit un succès à la petite Marie Roger, qui jouait le rôle de la jeune Nana.

Francis Chevassu.

Casino municipal de Nice : Première représentation (création en France) de *Marcella*, idylle en trois tableaux, de M. Umberto Giordano.

(PAR DÉPÊCHE DE NOTRE CORRESPONDANT)

Mercredi 7 avril.

Pour terminer la saison lyrique d'une façon éclatante, le Casino municipal a donné, hier mercredi, à son public élégant et fidèle, la première de *Marcella*, une œuvre encore inconnue en France, mais dont le succès s'est affirmé en plu-

sieurs grandes villes de l'Italie. L'accueil enthousiaste qu'a salué les trois tableaux de cette idylle a déjà récompensé les efforts de l'administration du Casino municipal. Un souci d'art très remarquable a présidé à la mise en scène de *Marcella*, dont la fraîcheur d'inspiration a séduit les spectateurs.

Après quelques mesures d'introduction d'une amusante vivacité, le rideau se lève sur un tableau très animé : nous sommes à Paris, dans un grand restaurant de nuit à la mode. Il est deux heures du matin ; les femmes, en toilettes excentriques, vont et viennent en riant et chantant ; les soupeurs échangent de joyeux propos, c'est la présentation de Georges, une Altess Royale qui voyage incognito, et qui déclare qu'il voudrait toujours vivre en artiste et goûter la chère liberté. Mais tandis que les cris et les rires montent dans un mouvement de gaieté, une jeune femme affolée fait irruption, poursuivie par une bande de soupeurs et de filles : c'est Marcella qui, pareille à une bête traquée, vient se réfugier près de Georges et de son camarade Drasco. Le tumulte est à son comble, et c'est une alternance curieuse de l'orchestre et de la musique des tziganes, dans la coulisse. Quand le calme est revenu, la fin de ce premier tableau est rempli par un duo entre Georges et Marcella, plein de calme et de douceur : il la reconforte et la console de ses peines. Alors, reconnaissante, elle s'abandonne doucement à lui.

Un court prélude précède le deuxième tableau. C'est l'automne, à la campagne, sur une terasse pittoresque, devant un pavillon couvert de vignes vierges, Marcella entretient son amie Clara de l'amour qu'elle éprouve pour Georges. Ce sont des souvenirs pleins de douceur, soulignés merveilleusement par l'orchestre. Georges arrive avec son ami Vernier. Les deux femmes les laissent seuls, et Georges fait tristement l'aveu que son père le rappelle dans sa patrie, où son peuple l'attend. Mais Marcella, qui revient, s'aperçoit du tourment de Georges. Alors, c'est de nouveau un long duo de tendresse entre les deux amants ; ils font le serment de s'aimer toujours. L'heure est délicieuse, le soir tombe et les sonneries de l'Angelus se mêlent à l'orchestre dans une mélancolie infinie. Les deux jeunes gens entrent dans le pavillon, tandis que la scène restant vide, un intermède exquis continue la pensée d'amour et de tendresse du duo.

Drasco, le compagnon de Georges, arrive et le fait appeler. Il le supplie de renoncer à Marcella. La situation est devenue critique dans sa patrie ; c'est la révolte, l'émeute, et son vieux père brisé par l'âge le conjure de rentrer.

L'orchestre exprime maintenant la violence de la révolte avec ses cuivres en sourdine d'un effet étonnant ; un souffle patriotique et guerrier traverse cette scène dont le contraste est saisissant. Georges se rend à ces raisons : il partira, il ira sauver sa patrie ; et le tableau s'achève dans une note tendre et sentimentale parce que Marcella, à la fenêtre du pavillon, vient d'entendre les serments patriotiques de Georges. Ce dernier, oubliant tout, s'élance alors vers la malheureuse femme et vers la maison où ils se sont tant aimés.

Une introduction avec les seuls instruments à cordes en sourdine prélude au troisième tableau. C'est le même décor dans le calme de la nuit, par un clair de lune et un ciel constellé. Marcella connaît maintenant la haute naissance de Georges ; elle l'aime follement mais elle se résignera à le déshonorer. Un bruit de sonailles se fait entendre à ce moment sur la route : c'est la voiture qui vient chercher Georges.

Un dernier baiser. Georges, après une brève hésitation, s'empare comme un fou. Après un moment de silence, on entend un bruit de sonailles qui s'éloigne. Marcella fait quelques pas en chancelant, puis se laisse tomber à terre, secouée de douloureux sanglots. Le bruit de la voiture se perd au loin dans la nuit, tandis que le rideau se baisse.

Telle est cette œuvre humaine et sincère, imprégnée d'un beau lyrisme, à la manière italienne. Elle est faite pour le chant, plutôt qu'elle n'est symphonique. L'orchestration est admirable et l'orchestre du Casino municipal, sous la baguette experte de M. Jacques Miranne, en a rendu joliment les nuances et les sonorités. Le charme sans égal de l'interprétation, ce fut Mlle Lilian Grenville, la Marcella idéale rêvée par l'auteur, puisqu'il l'avait choisie, après tant de rôles où se produisit la grande et sympathique artiste. La création de *Marcella* vient ajouter un nouveau fleuron à sa jeune renommée : elle

fut parfaite, de gestes discrets, de douceur amoureuse et mélancolique, avec sa voix pure et d'un si joli timbre, passant par toutes les nuances de cette exquise partition. C'est surtout au cours des deux derniers tableaux que son triomphe fut grand, et la soirée s'acheva, pour elle, dans les ovations répétées.

Le rôle de Georges était tenu par M. Riddez, un excellent artiste lyrique, qui composa son personnage avec beaucoup d'élégance et de sincérité. MM. Bourra et Maistre s'acquittèrent consciencieusement de leurs rôles dans des personnages secondaires.

L'œuvre de M. Giordano, avec ses mérites, aidée par l'interprétation, l'orchestre et la superbe mise en scène, aura mis un éclat de plus dans la saison déjà si brillante du Casino municipal de Nice.

Fernand de Rochem.

Théâtre de Monte-Carlo : *Mefistofele*, de Boito.

Créé en 1868, à Milan, sans succès, *Mefistofele* a connu la belle revanche, et par toute l'Italie cet opéra est devenu et demeure populaire comme, chez nous, *Faust* et *Carmen*, qui subissent même échec et conquiert, plus tard, même réhabilitation glorieuse.

Il ne reste rien à dire de l'œuvre qui n'ait été dit déjà, depuis qu'elle est, chaque année, un des *clous* de la saison lyrique de Monte-Carlo.

Le rôle formidable de Mefistofele trouve en M. Chaliapine l'interprète génial qui seul, peut incarner avec une aussi formidable puissance ce personnage effrayant ; sa force, son sarcasme, sa haine, sa terreur, tout fait de lui le démon ; avec ce sublime artiste, nous sommes loin des « Mephisto » de convention. Il est Satan, farouche, effrayant, infernal. Sa belle voix de basse le sert à merveille pour clamer les rages et les blasphèmes du Maudit. Mais son génie de tragédien est tel qu'on oublie le chanteur ; on oublie même l'acteur, — on ne voit que Satan, affreux et grandiose.

Mlle Chénal, dans le double rôle de Marguerite et d'Hélène — un seul rôle, en somme, l'éternelle amante, — fut admirable, dramatique et véhémente, surtout à l'acte de la prison où elle a des accents magnifiques, — et délicieusement coquette à l'acte de la Grèce antique, où, Hélène aux lignes de chef-d'œuvre vivant, elle se souvient qu'elle est la plus belle des Aphrodites.

M. Smirnov joue et chante avec une aisance merveilleuse le rôle de Faust, où sa voix jeune et fraîche se nuance délicieusement.

Les rôles de second plan sont supérieurement interprétés par Mme Deschamps-Jehin et Mlle Durif.

Dans le ballet du second acte, on a acclamé les prestigieux danseurs russes, Mlle Prokhorovskaïa et M. Klaksch, d'une extraordinaire virtuosité.

Les décors de M. Visconti et les « décors lumineux » de M. Eugène Frey réalisent le plus féeriquement du monde cette œuvre lyrique, si difficile à « montrer », et qui, grâce à M. Raoul Gunsbourg, est manifestée et vivifiée prestigieusement.

Les chœurs et l'orchestre, sous la magistrale direction de M. Léon Jehin, furent d'une perfection absolue.

J. Darthenay.

COURRIER DES THÉÂTRES

Aujourd'hui :

A l'Odéon, à 2 heures, pour la 2^e série des Matinées-Conférences : le *Canard sauvage*, Conférence de M. Nozière.

Au Gymnase, à 5 heures, 4^e Jeudi d'Yvette : « Les Chantiers de nos vieilles », causerie de Mme Séverine, auditions de Mme Yvette Guilbert et de la petite Mona Godé. Représentation de *la Marche à l'Étoile*, pièce d'ombres (M. Gabriel Montoya).

A la Porte-Saint-Martin, à 2 h. 1/2, première représentation de *la Fille de Pilate*, drame sacré en trois actes, en vers, de M. René Fauchois. Distribution :

Pontia	Mmes Lucie Brille (de l'Odéon)
Claudia Procula	Bouchaud
La Nourrice	Frédérique
La danseuse	Jane Dorza
Ponce-Pilate	MM. Dorval
Cajaphas	Laroche
Jésus	Montoux
Lehigh	d'Auchy
Julien	Fabre
T. Casius	Person

Au théâtre de la Renaissance, à 8 heures, première représentation de *la Fille de Pilate*, drame sacré en trois actes, en vers, de M. René Fauchois. Distribution :

Pontia	Mmes Lucie Brille (de l'Odéon)
Claudia Procula	Bouchaud
La Nourrice	Frédérique
La danseuse	Jane Dorza
Ponce-Pilate	MM. Dorval
Cajaphas	Laroche
Jésus	Montoux
Lehigh	d'Auchy
Julien	Fabre
T. Casius	Person

Au théâtre de la Renaissance, à 8 heures, première représentation de *la Fille de Pilate*, drame sacré en trois actes, en vers, de M. René Fauchois. Distribution :

Pontia	Mmes Lucie Brille (de l'Odéon)
Claudia Procula	Bouchaud
La Nourrice	Frédérique
La danseuse	Jane Dorza
Ponce-Pilate	MM. Dorval
Cajaphas	Laroche
Jésus	Montoux
Lehigh	d'Auchy
Julien	Fabre
T. Casius	Person

Au théâtre de la Renaissance, à 8 heures, première représentation de *la Fille de Pilate*, drame sacré en trois actes, en vers, de M. René Fauchois. Distribution :

Pontia	Mmes Lucie Brille (de l'Odéon)
Claudia Procula	Bouchaud
La Nourrice	Frédérique
La danseuse	Jane Dorza
Ponce-Pilate	MM. Dorval
Cajaphas	Laroche
Jésus	Montoux
Lehigh	d'Auchy
Julien	Fabre
T. Casius	Person

Au théâtre de la Renaissance, à 8 heures, première représentation de *la Fille de Pilate*, drame sacré en trois actes, en vers, de M. René Fauchois. Distribution :

Pontia	Mmes Lucie Brille (de l'Odéon)
Claudia Procula	Bouchaud
La Nourrice	Frédérique
La danseuse	Jane Dorza
Ponce-Pilate	MM. Dorval
Cajaphas	Laroche
Jésus	Montoux
Lehigh	d'Auchy
Julien	Fabre
T. Casius	Person

Au théâtre de la Renaissance, à 8 heures, première représentation de *la Fille de Pilate*, drame sacré en trois actes, en vers, de M. René Fauchois. Distribution :

Pontia	Mmes Lucie Brille (de l'Odéon)
Claudia Procula	Bouchaud

